L'ABEILLE.

PAR BULLIT, MAGNE & Cie.
No. 81, RUE CHARTRES.

JOURNAL QUOTIDIEN.....$12
DO TROIS FOIS PAR SEMAINE.....$10 payable d'avance.

POUR LE PRESIDENT DES ETATS UNIS,
HENRY CLAY,
DU KENTUCKY.
Soumise à la décision d'une Convention Nationale.

NOUVELLE ORLEANS:
LUNDI MATIN, 15 JUILLET 1839.

La malle du Nord est arrivée hier à 6 heures de l'après midi, comme on sait, il y a progrès. Que cela continue encore quelques jours sur ce pied et nous espérons bien que les négociants qui voudront avoir leurs lettres auront une bonne partie de la nuit à passer en attendant qu'il plaise à M. Breedlove le zélé bailleur du service des postes de la Nouvelle Orléans à la Mobile, de remplir ses engagemens.

JOHN WM. MOORE.

Ainsi que nous l'avions annoncé il y a quelques jours, John Wm. Moore, éditeur du Red river Whig, d'Alexandrie, est mort assassiné par un fanatique du parti de l'administration, le "red River whig" nous a confirmé vendredi cette triste nouvelle.

Il est de notre devoir à nous, qu'une étroite amitié liait à Mr. Moore, à nous, ses amis politiques, qui avons constamment suivi la même carrière, à nous rétablir que avons été à même d'apprécier les hautes qualités qui lui avaient mérité l'estime même de ceux que leurs opinions auraient dû éloigner de lui, de rendre un dernier hommage à celui que vient de nous enlever la haine d'un parti, qui n'a pas craint d'avoir recours au bras d'un assassin pour se débarrasser d'un homme que ses talents seuls lui avaient rendu odieux.

Wm. Moore était né en Irlande. Lu de supporter un joug que l'indépendance naturelle de son caractère lui rendait encore plus pesant, il vint, il y a dix ans à peu près aux Etats-Unis. Nous le connûmes alors, il était à cet âge où les passions absorbent toutes les facultés de l'homme, et cependant nous le vîmes se livrer avec amour à l'étude de nos institutions; plusieurs fois après avoir lu quelques passages de notre constitution et s'être pénétré de la sagesse et de l'impartialité qui avaient présidé à cette œuvre immortelle, nous vîmes une larme couler sur sa joue et il nous disait: Oh! c'est bien là le gouvernement que j'avais rêvé!

Peu de temps suffit à Wm. Moore pour s'affermir avec le pays, et après quelques années de séjour fier avec le pays, et après quelques années de séjour les mondres détails relatifs à la forme de notre gouvernement et à sa politique intérieure étaient connus de lui. Il habitait Louisville, il y a à peu près 18 mois, lorsque se sentant l'engagement à se mettre à la tête du Red river whig, Moore n'hésita pas à consacrer la fruit de ses études à la défense d'une cause, dont les principes étaient les siens et pour le succès de dont les principes étaient les siens et pour le succès de dont les principes étaient les siens et pour le succès de dans le silence. Devenu éditeur du Red river whig, il ne cessa de signaler par la modération de ses opinions, en même temps qu'il ne ensignit jamais d'attaquer avec force les abus que commettait le pouvoir. Les défenseurs de l'administration trouvèrent en lui un terrible adversaire, et c'est parcequ'en fait de la justice de sa cause et supérieur à eux il les terrassa dans toutes ses attaques qu'ils dirigèrent contre lui, qu'ils lui vouèrent une haine, dont il a fini par devenir la victime.

Le "Red river republican" publia, il y a peu de temps, un article injurieux, dont Mr. Holstein, l'un des rédacteurs de ce journal, et homme terni de réputation était l'auteur. Mr. Moore crut devoir répondre à cet article en termes énergiques. Là-dessus, Holstein envoya un cartel à l'éditeur du Red river whig, qui, se refusa, en accompagnant son refus de ses paroles: "Je ne me battrai pas avec Mr. Holstein, parce qu'il n'est pas un gentleman; de que disait l'éditeur du Red River whig était vrai; c'est été se salir que d'aller se mesurer avec un homme qui a pu encourir se rendre coupable d'un assassinat.

Mr. Moore habitait une maison de campagne située à environ un mille de la ville, de l'autre côté de la rivière. Tous les matins à huit heures il venait à la Nouvelle-Orléans, et il y passait de quelques heures à vaquer à ses affaires, et il y passa de pareil, il était près d'attendre le bac, qui doit lorsque Holstein, accompagné de plusieurs de ses amis, se présentant tout à coup à lui, armé d'un fusil double, et lui dit: "Demande grâce de la vie, maudit gredins (you damned rascal) ou je te tue" Mr. Moore s'arrête, il refusa de faire son aveu, "Monsieur, je suis en votre pouvoir, je le sais, mais demander grâce—jamais, tirez si vous voulez". Holstein tire en effet, mais son fusil rate, aussitôt M. Hinghurst s'avance vers lui, et le prie de renoncer à son projet, alors il s'arrête un instant, charge l'autre canon de son fusil et le tient ainsi le visage à terre, mais il faillait du sang à se tirer, sa position était trop belle, le lâche, pour qu'il l'abandonnât avant d'en avoir profité. Il tire un pistolet de duel de sa ceinture et dit à Mr. Moore: "pourquoi m'avez vous insulté en publiant mon nom? Je ne l'ai pas fait, répliqua M. Moore, mais puisque vous l'exigez je me bâtirai avec vous d'une manière honorable, si vous voulez avoir maintenant ma revanche, ici, ou ailleurs, et en votre pouvoir. Après quelques secondes d'hésitation Holstein lâcha la détente du pistolet qu'il tenait à la main et M. Moore tombe, la balle l'avait atteint à l'abdomen. L'assassin monta aussitôt sur un cheval qu'on lui tenait prêt et depuis on n'a plus entendu parler de lui. Wm. Moore fut porté chez lui, là il fit demander les secours d'un médecin, (le Docteur Crawford) et le pria de lui avouer franchement si sa blessure était mortelle, "vous pouvez me dire la vérité, lui dit-il, la mort ne m'inspire aucune crainte"—Alors se tournant vers les personnes qui étaient présentes, "mes amis, j'ai vécu whig, je meurs whig, et maintenant plus que jamais je crois à la justice et à la bonté de la cause whig" Ces paroles furent les dernières qu'il prononça, car peu d'instants après il avait cessé de vivre.

Nous le demandons maintenant, quel est l'homme, quelque aveugle qu'il soit par l'esprit de parti, qui ne demandera pas justice pour un pareil forfait? Il n'en est pas un sans doute, qui en apprenant l'assassinat de W. Moore et les circonstances qui l'ont accompagné, n'ait éprouvé un sentiment d'horreur pour le coupable! Le pouvoir seul restera impassible, car vous le verrez, Holstein ne sera point puni; le crime a été commis devant plus de dix personnes; l'une d'entr'elles tenait le cheval de Holstein, et personne ne l'a arrêté et depuis on n'a plus eu de ses nouvelles! Puissions-nous cependant nous tromper; nous le désirons ardemment que qui que ce soit; mais l'impunité est chose si commune aujourd'hui, que nous ne pouvons malheureusement pas espérer que cette fois plus qu'une autre justice, sera faite.

MONNAIE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

M. Thomas Sidell, avocat des Etats-Unis, a quitté notre ville vendredi dernier, pour se rendre à Washington emportant avec lui les pièces de l'instruction qui a été poursuivie secrètement pendant plus d'un mois à l'Hôtel des Monnaies et durant laquelle on a fait de singulières découvertes. Mr. Sidell a dirigé l'investigation au nom du gouvernement, en présence du Juge Woolruff et de M. Wm. De Boy, représentant, superintendant et consoeur, et de M. Jacob Barker, représentant quelques autres officiers.

Il paraîtrait, si nous sommes bien informés, que l'instruction a donné lieu à des discussions très vives entre les parties et leurs conseils.

ENTRÉE SOLEMNELLE DU PRÉSIDENT VAN-BUREN A NEW-YORK.

Le rideau est tiré, la farce est jouée.

Les amis de M. Van-Buren ont fait noblement leur devoir, rien n'a manqué à l'ovation de leur idole. Dépoloment de l'appareil militaire, réjouissances publiques, harangues des magistrats, foule immense, toujours avide de spectacles, tout a été parfait. On dirait en vérité que les amis de M. Van-Buren veulent jouer de leur reste tant ils ont fait grandement les choses. Ils ont puisé à pleines mains dans les coffres de la corporation, ces mesures régulaient, et le peuple payait c'est dans l'ordre.

Il ne reste de tout ceci que quelques estomacs indécés, quelques membres disloqués, quelques têtes encore lourdes par suite des libations, mais on s'est amusé prodigieusement.

Les amis de M. Van-Buren sont ravis, cette journée doit être inscrite à jamais dans les fastes de notre glorieuse nation. Nous nous associons de grand cœur à cette ovation spontanée et unanime, décernée au Président Van-Buren, et qui laisse bien loin toutes celles des Washington et des Jefferson. Nous avons le plus vif regret de n'avoir pas été témoin oculaire de ce magnifique spectacle. En effet, personne ne connaît aucun que nous, combien M. Van-Buren a des titres légitimes à la reconnaissance publique, et combien son système a favorisé le développement commercial de l'Amérique.

QUI COMPTE SANS SON HOTE COMPTE DEUX FOIS

Une association de jeunes Loco-focos vient d'être la victime d'une ingénieuse spéculation sur l'enthousiasme public qu'elle présumait être attaché au président Van Buren. Ces profonds spéculateurs avaient voulu exploiter son arrivée, et voici ce qu'ils avaient imaginé. La Castle-Garden'est rendrait où devait aborder le bateau qui portait M. Van Buren et sa suite, et ils l'ont loué pour la somme de mille piastres. Chaque curieux devait donner une demi-piastre par personne, et certes ce n'était pas payer trop cher le bonheur de voir des premiers sa présidence, et surtout d'en être vu. Mais hélas! l'enthousiasme avait été calculé sur une trop grande échelle, cinq cents personnes à peine se sont présentées..... De là grand désappointement dans la société Loco-foco, et par la même raison rire du public.

☞ Nous apprenons avec plaisir que les difficultés qui étaient survenues entre MM. Rice Garland et G. R. King ont été arrangées à l'amiable.

AFFREUX EVENEMENS.

Le 4 de juillet, tandis que le bateau à vapeur Samson se rendait de Staten-Island à New York, le pont supérieur du bateau s'est affaissé, et est tombé sur un assez grand nombre de passagers qui étaient dessous. Deux personnes ont été tuées et plusieurs autres grièvement blessées.

A dix heures environ, au moment où les chars du chemin de fer de Harlem arrivaient en ville, les chars sortirent des coulisses de fer sur lesquelles ils roulent, et la commotion a fait éclater la chaudière. L'ingénieur en chef a été mis en pièces, l'ingénieur en second a eu les jambes fracassées et quinze ou seize personnes ont été tuées ou dangereusement blessées. La machine a été entièrement brisée et ne peut désormais servir à rien.

MARINE TEXIENNE.

La corvette Aug, construite pour la marine militaire du Texas, a fait voile de Baltimore pour Galveston sous le commandement du capt. Kuhl.

COUR CRIMINELLE

Affaire Gibson.

La cour avait à décider sur la question incidente, savoir: *Un défendeur pourrait-il pour libelle a-t-il droit de fournir la preuve des faits qu'il a articulés, d'après les lois existantes dans l'Etat de la Louisiane.*

Voici les motifs qui ont déterminé le juge Canonge dans la négative qu'il a admise.

Un acte passé en 1806 par le conseil législatif du territoire de la Nouvelle-Orléans contient les dispositions suivantes, dans sa 31ème section: "Quiconque diffamera malicieusement une personne par image, écrit, ou toute publication portant le caractère de libelle, sera puni d'amende, ou d'emprisonnement ou de tous les deux à la discrétion de la cour. La 32ème section du même acte, porte encore ce qui suit "tous les délits d'offense et de méfaits ci-dessus spécifiés seront interprétés suivant la loi commune d'Angleterre.....

Il résulte de la teneur de ces deux chances 1o Que le fait de diffamation ou libelle établi par un des caractères qui y a été indiqué doit être jugé d'après cette loi. 2o. Que la loi commune d'Angleterre est par une disposition de notre législation déclarée être la loi du pays en ce qui concerne les crimes d'offenses et de diffamation. 3o Que le cas actuel est du nombre de ceux qui appartiennent à cette loi commune.

Nous avons maintenant à appliquer ces principes à la cause qui nous est soumise et voyons comment la loi commune définit le libelle.

"Un libelle est une publication malicieuse imprimée, ou écrite, soit par signes soit par images, tendant à noircir la réputation d'un mort ou d'un vivant en l'exposant à la haine ou au mépris ou au ridicule publics..... Blackstone définit ainsi le libelle. Malicieuse diffamation d'une personne et spécialement d'un magistrat, rendue publique par l'impression, l'écriture, les signes ou images, afin de provoquer sa colère, ou de l'exposer à la haine, au mépris ou au ridicule. Il est évident d'après ces définitions et d'autres qu'il est inutile de citer, que c'est la malice et non la vérité ou la fausseté de l'assertion qui constitue le libelle. En effet la législation de la Louisiane ne dit pas: celui là sera puni qui aura faussement diffamé, mais bien: celui là sera puni qui aura malicieusement diffamé. Dans l'opinion de lord Coke, il importe peu que la partie incriminée soit coupable ou non des faits qui lui sont reprochés; dans un gouvernement régulier la partie qui a des plaintes à former doit s'adresser à la loi pour obtenir réparation, et ne doit point chercher à se venger elle-même, admettre le contraire serait consacrer les vengeances personnelles, et la perturbation dans la société. Blackstone est du même avis que lord Coke, et il dit en parlant de la nature essentielle du libelle: "il importe peu que les faits reprochés soient vrais ou faux, puisque c'est la provocation qui doit être punie criminellement et non la fausseté; bien que sans doute la fausseté de ces mêmes faits doit rendre la culpabilité plus grande, et aggraver la pénalité. Lorsque les commentaires de la loi s'accordent tous sur ce point de jurisprudence criminelle, que ce même point a été consacré par de nombreuses décisions, qu'il est hors de doute que le défendeur ne saurait être admis à administrer la preuve des faits qui constituent son libelle, lorsque ces doctrines, par une disposition de la législation de la Louisiane font partie intégrante de la loi générale du pays, la cour ne saurait admettre la doctrine contraire avancée par le défendeur. Voyons d'ailleurs sur quoi se fonde la défense. Elle prétend qu'en admettant même que la loi commune ait privé l'accusé d'administrer la preuve de ses assertions, cette disposition provenant de *la chambre étoilée*, tribunal connu par sa tyrannie et ses actes attentoires à la liberté, devrait être rejetée par la cour rendant la justice sous un gouvernement républicain, et qu'une communauté d'hommes libres ne saurait être liée par une doctrine émanant d'une source aussi impure que la *chambre étoilée*, et être soumise à un principe de législation enfanté par le despotisme et la tyrannie, et inconciliable avec la liberté qui est l'essence du gouvernement républicain; la réponse est facile à cette loi. Le juge est obligé d'appliquer la loi telle qu'elle existe, sans avoir à s'occuper du lieu d'où elle sort; il n'appartient pas au magistrat de la modifier ni de la changer. Si la loi est vicieuse, que la législature la abroge, mais en attendant, le juge doit l'appliquer telle qu'elle est, il n'a pas le droit d'y rien changer.

Maintenant, cette loi est préservatrice des droits les plus sacrés des citoyens. Supposons qu'une publication soit faite dans un journal quelconque; que cette publication contienne des attaques contre le caractère d'un individu, et qu'elle soit faite dans le but de détruire sa réputation et perdre son avenir, si le public attache la moindre foi à ces attaques; que cette publication soit de la nature de celles qualifiées "libelle", et qu'elle puisse donner lieu à être traduite devant le Jury. Nos statuts indiquent: trois différens modes de poursuivre devant la cour. 1o. la personne attaquée, a le droit de faire son *affidavit* devant le magistrat, afin que le coupable soit poursuivi conformément à la loi, 2o. le grand jury a le pouvoir de faire son *Presentment* dans le même but, 3o. l'Avocat-général est autorisé, nous disons plus, est tenu d'office de poursuivre l'auteur de la publication. Si le fait vient à sa connaissance, et s'il pense qu'il y a matière à intenter une action criminelle contre l'auteur du libelle. Mais quelle que soit la marche qui a été suivie, il est certain que la poursuite doit être nécessairement dirigée au nom de l'Etat, qu'il n'y a pas de partie civile et que l'affaire peut être discutée et jugée, même en l'absence de l'individu qui a eu à se plaindre du libelle; qu'il n'est pas témoin nécessaire ni proche, et qu'il est vis-à-vis de la loi considéré comme étranger à la procédure. L'accusé est mis toutefois en jugement, l'avocat-général doit soutenir l'accusation et quand seuls est terminé, le défendeur demande à administrer la preuve de ce qu'il a avancé; sa demande est accordée, et la partie, objet du libelle, ignorant complètement ce dont il est question, et n'étant point préparée à répondre aux dépositions faites contre elle, ou étant absente et ne pouvant en conséquence comparaître devant la barre de la cour, est exposée à voir sa réputation perdue pour jamais, et l'infamie attachée à son nom, tandis que grâce à la constitution libérale de notre Etat, l'homme le plus pervers, le félon le plus notoire, ne saurait admettre une poursuite criminelle, ou le droit de demander la nature et la cause de l'accusation intentée contre eux, d'entendre la déposition des témoins et de la discuter, d'opposer des témoins contradictoires, et de se défendre eux-mêmes ou par des conseils, et enfin d'être jugés par un jury impartial. Serait ce là de la justice! Que tout honnête homme mette la main sur sa science et réponde.....

Nous regrettons que les bornes de notre feuille nous aient bibliqué d'abréger la décision si fortement motivée du Juge Canonge. Elle est toute entière dans la partie anglaise de notre feuille d'avant-hier.

Le "North American" de Philadelphie, de 6 juillet, contient une lettre écrite par M. Webster, aux habitants du Massachusetts, dans laquelle il déclare qu'il n'accepte point la candidature à la présidence. Cette lettre est datée de Londres, le 12 juin 1839. Nous pensons qu'on n'accusera pas maintenant l'opposition de mauvaise foi, quand elle annoncera la retraite du candidat du Massachusetts.

VARIÉTÉS.

REVUE PARISIENNE

DE LA REACTION LITTERAIRE.

MLLE. RACHEL.

Il s'opère en ce moment en France un fait curieux à consigner dans les annales du monde savant.

Deux systèmes, partis du même principe, vont grandissant en sens opposés l'un à l'autre. Ces deux idées, ces pensées, qui ont pris naissance dans la haine de l'existant, dans le mépris de la routine, qui brusquement, au sortir de leur commun berceau, brisé leur alliance native et suivent la route que Dieu leur avait tracée.

La réaction littéraire qui s'opère aujourd'hui est un fait d'une assez haute importance pour demander un étude analyse de ses causes et de ses effets. Pendant qu'excité sans cesse par les poètes et les écrivains de tout genre à tenter de nouveaux efforts, l'esprit politique se lance dans les carrières les plus aventureuses, pour conquérir un avenir, l'esprit littéraire, qui l'a jeté en avant, s'arrête et brusquement rétrograde vers un passé qui il semblait avoir voulu éteindre jusqu'au souvenir; cette action, qui paraît, cent ailleurs avec elle-même n'est que le résultat de l'influence réciproque qu'exercent mutuellement l'une sur l'autre la politique et la littérature: résultat qui ressort naturellement des seules événements actuels, quoique il soit facile d'en trouver de nombreux exemples dans l'antiquité et surtout au moyen age.

Lorsque fatiguée d'un régime de vices et d'exactions, la France pousse ce long cri de liberté dont l'écho retentit dans tout l'univers, ce grand événement ne fut pas seulement provoqué par la marche progressive des besoins de l'humanité; mais il fut aussi le fruit des énergiques plaidoyers des encyclopédistes 89, cette fête nouvelle de l'émancipation des peuples, 89 avait eu ses prophètes comme l'évangile, et ses martyrs comme le Christ. La pensée avait mûri, la force renversa; mais, rencontrant sans cesse de nouvelles obstacles, la réalité populaire lassa bien-tôt d'elle les sublimes théories des écrivains; elle alla fauchant et refoulant devant elle les institutions et les hommes, et fit tant, qu'enfin les premiers auteurs de ces excès avec lesquels elle avait demandé jusqu'à cette époque à Dieu pour ce qu'ils appelaient leurs erreurs—Mais la grande mission politique poussait toujours son œuvre—et ce fut vainement qu'ils tentèrent d'opposer une digue au torrent qu'ils avaient lancé sur le monde. Leur voix fut méprisée ou étouffée dans le sang; d'autres hommes, d'autres principes leur avaient succédé—Dieu seul pouvait fixer des bornes à ce débordement.

Alors, comme ces vieillards dont la pensée, dépassée par le présent, va chercher ses jouissances dans un printemps qui n'est plus, les lettres, suivant une marche rétrograde, commencèrent leur marche vers le sacré des ruines qu'elles mêmes avaient faites. Sapé jadis par leurs mains, l'édifice social se releva par leur pensée. On invoqua le souvenir de ces ombres chères, et cette influence agissant peu à peu toute la nation, on oublia les victimes qu'avaient faites la tyrannie et la Sodalité pour ne pleurer que les noble *victimes* de la vieille monarchie. La pédée redevint toute pastorale, et jusqu'au moment où les fils indignés de cette génération France amoindrent dans nos mers les bataillons de nos plus mortels ennemis, les mots oubli et pardon furent seuls prononcés sur ceux-ci. Mais, à cette dernière injure, la pensée, longtemps assoupie, se réveilla avec rage, et voyant ses bras enchaînés, recouvra la parole pour prêcher encore ses doctrines de progrès et d'indépendance.

Mais ce mélange plus seulement aux institutions publiques: l'impulsion de vengeance se affronte, elle vous fut faire disparaître jusqu'aux traces mêmes de l'époque que excitait sa haine. L'empire avait vaincu à la France ce lauriers de Grecs et de Romains, copiés sur les vieux héros de Corneille et de Racine: dans son délire aveugle, elle renversa les autels où s'étaient brûlés les parfums à leur gloire. Nouvelle iconoclaste, elle confondit la divinité avec ses prêtres, Dieu avec Bouage.

Appelant à elle une jeunesse ardente et avide de destruction, elle lui dit comme autrefois: Abattez—Et ils abattirent!.....1830, mai le sceau à leur œuvre. Et quand après la victoire de ces apôtres furent satisfaits, ils s'aperçurent que les débris épars de toutes ces institutions. Encore une fois ils eurent pour de leurs succès.

Laissant de côté la question politique, voyons en quel état se trouvaient alors les lettres.

Dans cette lutte qui venait de finir, quelques noms avaient surgi, illustres, mais trop rapprochés pour être placés dans le temple qu'il fallait élever.

Entre les mains des hommes les plus fertiles et les plus patientes, l'étude de l'histoire avait fait d'immenses progrès. Mais, enlisant sous les ornemens, la littérature dramatique s'était fourvoyée en empruntant à l'étranger des inspirations qui, comme ces hôtes plantes exotiques qui végètent étoilées dans les serres de nos jardins, ne peuvent s'acclimater sur le sol de notre ciel.

Cette influence était le résultat d'un fait bien connu dans l'histoire de l'humanité.

Lorsque deux grands peuples se heurtent, celui qui succombe, comme celui qui triomphe, reçoit toujours quelques traits de la physionomie morale de son adversaire. Rome empruntait leurs dieux et leurs rites aux nations qu'elle asservissait et leur donnait les siens en échange. Le langage d'une nation peut se retrouver la trace, et l'Espagne ne dût sa valeur téméraire et chevaleresque, son langage brillant et sonore qu'à sa longue lutte avec les Califes Maures—Aussi, de même que l'Allemagne avait, dans son langage, adopté son rude génie en frottement de notre belle littérature, de même la France enlacrit le sien au choc de ses nations germaine.

Le théâtre, comme le reflet le plus exact des mœurs d'une époque, avait beaucoup souffert. V. Hugo, De Vigny, Alexandre Dumas en donnant le signal de cette révolution n'avaient pas dépassé toutes les bornes de l'art noble. Mais, autorisant par leurs écarts le mépris des grands écrivains, cette année d'autre médiocres, qui ne visent qu'en tombant les pensées de leurs maîtres, s'abattit, vraie bande de vautour, sur le champ qui leur était ouvert et inconsidérément. Incapables par eux-mêmes, les théâtres étrangers devinrent une mine où ils allaient, non seulement s'inspirer, mais arracher par lambeaux les écrits de Goethe, Schiller et Shakespeare! Leurs sauvages hécatombes furent profanations! taillés en poupées difformes pour l'agrément des modistes et des crétines. Enfin la chose devint on une ignoble mascarade ou une insigne boucherie.

Que dites vous penser, grandes ombres de Corneille et de Molière, en voyant votre sanctuaire désert, et les boulevards devenus le temple des muses lettres!

Cette force deux quelques trois ans; mais le public rassasié de sang et que les émotions violentes et fatigant plus que les sensations nobles et vraies, le public abandonna les échafauds et alla redemander aux grands maîtres les inspirations du bon goût—Le jeunesse alle-même, après avoir essayé toutes les genres de littérature inventés ces temps passés, depuis la *littérature forte* jusqu'à la *littérature intime* (cette dernière vraisemblablement la plus assassinée) la jeunesse suivit le mouvement dans cet acte de haute sagesse. On commença donc à regarder en arrière et autant d'un bond au siècle de Louis XIV, en remit en place les statues de ces grands hommes, dont le seul tort était d'avoir vécu à une époque où la faveur du prince pouvait seule faire substituer le génie.

Sophocle, Eschyle, Euripide, qui n'étaient jusqu'ce soient solennellement aux grandes fêtes d'Athènes, allaient dans voir encore ressusciter leur gloire dans les noms de leurs véritables successeurs; mais la réaction ne peut être complète; Aristophane et Térence pouvaient seuls reparaître, car la muse tragique avait perdu ses grands prêtres. Molière vint encore consoler un rallient; mais Racine et Corneille restèrent entre les mains d'artistes incapables de les traduire à de multitude, non parce qu'ils étaient dépourvus de véritable mérite, mais parce que, comme ces planètes qui reçoivent leur lumière d'un astre supérieur, il leur manquait un foyer pour puiser la lumière.

Enfin, la tragédie était abandonnée et les comparses eux-mêmes semblaient avoir oublié l'arbre leurs savantes évolutions.

Une femme parut. Son nom n'avait encore brillé que sur les affiches de Boulevart. Celle qui devait un jour faire trembler Rome dans les malédictions de la sœur d'Horace, chantait alors les fin-fion du vaudeville, ou les couplets ambrés de gymnase.

Dix-sept ans, une taille élevée, une beauté correcte, un organe puissant et susceptible des oppositions les plus tranchées, un âme ardente, voilà quelle étaient les titres de Mlle Rachel à la scène française. Elle débuta et tout fut dit. La tragédie allait revivre, mais non cette fraîche et fameuse tragédie de l'empire dont toute la renommée, comme l'a dit un célèbre critique, avait renversé sous la tombe de Talma, mais le portrait de ces femmes élevées dont le secret avait été dérobé aux anciens.

La première soirée où parut Mlle Rachel fut le dernier coup porté à la littérature dramatique de l'Ecole moderne—non celle des chefs cependant. Avec elle, revenaient sublimes tous les chefs-d'œuvres de nos grands poètes. Si vous l'eussiez vue, pâle comme Hector élevant son éloquente voix dans ce pur langage racinien!.....ou bien, smante et fille, combattre dans son cœur et l'amour et la vengeance.....

Dépassant le talent de Mlle Rachel, c'est comme disait le père de Mirabeau, vouloir lutter avec l'impossible. Mais nous croyons faire plaisir aux lecteurs en joignant ici quelques vers d'un de nos amis, qui parurent à Paris en décembre passé. La poésie seule, avec sa sojourne harmonie, peut aborder les louanges du talent de Mlle Rachel.

A MLLE. RACHEL,

SOCIETAIRE DU THEATRE-FRANÇAIS.

Madame, à vos genoux, lorsque la foule éprise
Dépose le tribut de sa juste surprise,
Faut-il encor gémir le lot d'admirateurs
Qui poursuivent vos pas de leurs discours flatteurs!
Faut-il, impatient, et jaloux de vous plaire,
Du critique oublier le sacré ministère,
Répétant partout votre nom gracieux
Ne lui trouver de place assez digne qu'aux cieux!
Oh! non, je n'aurai pas de ces discours étrangers,
Vous ne rougirez point de mes chastes louanges:
Je ne viens joint encor par un vers indiscret
De votre gloire aussi tourmenter le secret
Admirateur plus vrai, peut être plus austère,
Je mis devant quels nous l'éloge doit se taire,
Et plein du sentiment et de l'amour de l'art,
Des erreurs du talent je dois faire la part.
Mais il faut l'avouer, toute main désarmée
Tombe devant le bruit de votre renommée:
Tel nouvel, juste ciel! à vos sublimes cris,
Couler des pleurs brûlans de mes yeux attendrir.
En vain je commandais à mon âme chrétienne,
En vain je l'arrêtais haletante et troublée.....
Toujours je vous ai vue, impétueuse enfant,
Combattre d'un œil ferme et d'un pas triomphant
Du vers racinien la force et la noblesse
Protégent de vos bras l'énergique faiblesse,
Et quand on craint de voir ces armes se briser,
Ils brisent, en vous, tous ceux qui les attaquent.
Alors vos jeunes traits, si purs et si candides,
S'animent tout à coup des feux les plus splendides
Vos yeux noirs et brillants nous parlent tour à tour
Et de guerre et de paix, et de haine et d'amour
Alors d'un seul regard, ce frêle corps de femme
Fait craindre ou palpiter tout ce qui porte une âme;
A son geste, à sa voix, mille cœurs suspendus
Regrettent les adeptes qu'ils n'ont point entendus.
Il faut voir chaque mot s'échapper de sa bouche,
Il faut saisir au vol son œil doux ou farouche,
Il faut harmoniser son être avec le sien,
Et puis, magnanimement s'écrier, *bien, très bien!*.....
Vous avez désarmé, bienheureuse interprète,
Le critique, qu'un matin, au front du roi-poète,
De sacrilège main avaient osé pétrir,
Comme il me voyait rayons avaient pu éclairer!
Vous nous avez rendu notre immortel Racine.
Aux pieds duquel tout cœur et tout esprit s'incline
Du peuple vous avez ressuscité la foi,
Des lettres le sacrée, du Parnasse le roi.
O vous, que je gardais comme mon Dieu poète,
Vous que je révérais, quand une scène ingrate,
Oubliant de vos vers et la gloire et l'éclat,
Désertait vos autels pour un culte apostat,
Rivés, frémissez dans vos saintes demeures,
Un jour nouveau vous rend à de nouvelles heures.
Sortez de cet exil, aujourd'hui glorieux,
Où vous avaient suivi tant de pleurs et de vœux,
Voyez à vos genoux cette si jeune fille,
Dans ses yeux, sur son front, voyez l'éclair qui brille,
Et daignez un moment prendre à ses premiers pas
Sous l'aspect protecteur de vos tragiques bras.
Revez jusqu'à vous cette étoile d'écrivains,
Et fortuez à la fois son cœur et sa pensée.
Dites-lui qu'il n'est non âge, il faut tuer le danger
Dès-lors qu'elle n'est avec autant d'adresse
De ses succès naissants la séduisante ivresse,
Et que, fidèle à l'art, à l'étude, au bon goût,
Même sentir à l'autel, elle reste debout.
Pour s'élever plus haut, donnez-lui le courage
D'interroger que le temps ait mûri son jeune âge;
Donnez à sa parole un peu plus de vigueur,
Moins de trouble à son front, plus d'ardeur à son cœur
Attachez à sa voix, à ses heureuses larmes,
Et plus d'entraînement encore et plus de charmes
Enfin rappelez-lui que pour nous émouvoir
Elle doit être émue aussi, sans le savoir.....

N'allez pas maintenant me supposer bouffie,
Madame: à vos talents, à toute œuvre, à tout style,
En jugeant quelquefois l'art d'un nouvel appas,
On peut rendre *parfait* ce qui ne l'était pas.
Oui! je vous aime trop, pour ne point user dire
Ce que le sentiment du beau, de vrai m'inspire;
J'aime trop ce talent, si riche à son début.
Vivez, vivez Madame, et le temps et l'étude
Graviront, chaque jour, votre rare aptitude.
Sous la pourpre blanche vous ne tremblerez plus,
Et vos plusieurs cachés deviendront superflus:
Alors, développant votre âme sur la scène
Vous nous donnerez en véritable reine,
Et vous vrai un théâtre—un illustre chaîne,
Vous aurez dépassé Sid son lendemain;
Car les temps sont venus d'heureuse repentance,
La foule à vos genoux vient faire pénitence,
Et, dans le sanctuaire enfin régénéré,
Le bon goût sur vos pas pénètre et restré.
Et puis, à votre tour, d'une oreille obligeante,
Aurez-vous écouté cette épître indulgente!
Aurez vous un regard prêt à lui pardonner,
Un mot pour lui sourire, ou pour la condamner?

Maxime V.....

15 octobre 1838. Ext. du Spectateur.

L'influence exercée par Mlle Rachel sur l'avenir du Théâtre Français est prodigieuse. Une carrière nouvelle va s'ouvrir et son nom sera le cri de ralliement de toute les partie. De ses derniers débutements, la littérature actuelle a conservé une teinte de force et d'énergie qui maintenant accompagne toutes ses œuvres. L'esprit la enfin retrouvé son niveau. Egalement éloigné du genre fade et du genre horrible, il marche dans une voie réelle de progrès. Le dernier drame de M. Victor Hugo "Ruy Blas" peut être mis à côté des œuvres les plus parfaites; et engagée dans cette voie, la France ne tardera pas, libre de tout trône envers les nations étrangères, à se remettre à la tête du mouvement intellectuel de l'Europe.

HENRY Sr. P.....

RECAPITULATION DES VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Par J. A. Beard, à 5 heures P. M. dans la cour à coton de MM. Freret—Coton avarié.

Par R. B. Sykes, à 10 heures dans la rue du Canal—Outils.

COMMERCIAL.

REVUE DU MARCHE.

15 juillet 1839.

Le marché a été très calme samedi; nous ne connaissons aucune vente.

TABAC—Le marché de tabac a été très actif ces deux derniers jours; de 12 à 13 boucaude ont changé de mains. Les prix sont les mêmes.

Le MAIS était offert à 50 cents; mais aucune connaissons aucune vente à ce prix.

La FARINE et les Provisions et les autres principaux articles demeurent à nos cotes.

DERNIERES	DATES.		
New-York	jl. 8	Liverpool	jn. 13
Boston	jl. 4	Londres	jn. 12
Philadelphie	jl. 6	Havre	jn. 11
Washington	jl. 6	Paris	jn. 11
Baltimore	jl. 6	Bordeaux	jn. 8
Charleston	jl. 6	Madrid	jn. 17
Vera-Cruz	jn. 3	Cadix	jn. 22
Tampico	jn. 6	Havane	jn. 27
Mexico	jn. 22	Honduras	jn. 20

BALTIMORE, 4 Juillet—La carpaison de la goélette Joseph Brown, de la Martinique, a été vendue hier matin à l'encan. Toute la marchandise, 7 boucaudes, 6 tiers gons et 18 barils, a été vendue à 31½ et 32½ cents, mais les sucres en ont été retirés.

NEW-YORK, 4 juillet—La farine reste sans acheteurs, quoique considérablement de 50 à 60 cents, quelques parties se sont vendues sur certaines de ICC bouscaude de sel Turk Island à 2 35—6 mois.

NEW-YORK, 4 juillet—Le marché du coton est tendu dans l'état où il était avant l'arrivée des nouvelles apportées par le Liverpool; il ne reste rien aujourd'hui de la hausse qui s'était opérée à la réception de ces avis; quelques négociations eurent que les ventes se sont faites aujourd'hui à des prix moins bas qu'avant l'arrivée du Liverpool; Mais 32 et 33 cents le paraît est plus ferme.

CHARLESTON, 6 juillet—Le marché est dans le même état; les mêmes circonstances qui avaient empêché les ventes de prendre de l'essor, quelques semaines existent aujourd'hui. Il n'est vendu comme quelques balles hier à deux prix différens. Les spéculateurs ne sont pas disposés à agir ferme. Notre approvisionnement continue à diminuer.

Le Riz est également calme; 222 tierçons en sont vendus de 3¼ à 3¾ et 3 9/16 les 100 livres.

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

EXPEDIES.

Navire Sheffield, Porter, Havre. L. H. Gale.
Inglewood (ang.) Willman, Liverpool
H. C. Cammack & co.
Arethum, Kennard, Liverpool,
J. H. Ashbridge.
Brick Western, (Dan.) Natts, St Thomas,
W. G. Hawes & co.
Brick Architect, Gray, Baltimore. Geo. Belford.
Goélette Mary Adams Pinkham, Boston,
F. C. Jenkins.
Goélette Kosciusko, Moss, Calcasis, capitaine.

ARRIVES.

Bateau de remorque Post Boy, Limbert, de la Balise, ayant mis en mer la barque Roger Williams, brick Comet, goélettes Eliza Ann, Creole et Boston Packet; amenés en ville ia goél. Sarah.

Goélette Sarah Hughes, de Matagorda.

Goélette Mary Ellen Larrymore, de Pensacola.

Steamer Don, Webb, de Louisville.

Steamer Sultan, Pell, de Louisville.

Steamer Semaphore, Hutchings, de la Baie Belozi.

Steamer Paul Jones, Thomasson, de Lafourche.

Steamer Cinderella, Stevenson, de Fort Gibson.

Steamer Louisville, Eaton, de St. Louis

MEMORANDA.

Philadelphie, 3 juillet,—Entrédiés, barques B. Mesick, Garvin, N. O.

Richmond, 4 juillet, goélette aux Lebanon, N. O.

Boston, 3 juillet.—Arrivé navires Caroline, Lemist, Cherchez Loving, Lagrange, Marshall, Arcatus, Snow; brick Volant, de la N. O.

Providence 1 juillet.—Arrivée goél. Minerva, de la Nouvelle Orléans.

A VIS—Toutes réclamations contre le steamer MERCHANT devront être présentées s